

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930. — N° 146

LES
MÉDECINS DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
DEPUIS MOLIERE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 30 juillet 1930

PAR

Yves-Jean-Joseph NÉDÉLEC

Né à MILIZAC (Finistère), le 12 mars 1904.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MICHELEAU, professeur.....	<i>Président.</i>
		LEURET, professeur.....	{ <i>Juges.</i>
		CREYX, agrégé	
		PIÉCHAUD, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548422_0116

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930. — N° 146

LES
MÉDECINS DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
DEPUIS MOLIERE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 30 juillet 1930

PAR

Yves-Jean-Joseph NÉDÉLEC

Né à MILIZAC (Finistère), le 12 mars 1904.

Examineurs de la Thèse	}	MM. MICHELEAU, professeur	<i>Président.</i>	
		LEURET, professeur	}	
		CREYX, agrégé		<i>Juges.</i>
		PIÉCHAUD, agrégé		

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.



PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH,
RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	VERGER	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET	Médecine expérimentale.....	MAURIAC.
Clinique chirurgicale.....	GHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DENIGÈS.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médie.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM DELAUNAY (Physiologie). MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	JEANNENEY.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	GREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	N.	id.....	N.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Pharmacie.....	GOLSE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	N.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac..	N.
Accouchements.....	PERY.	Pharmacie chimique.....	GOLSE.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MES PARENTS



A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MICHELEAU

*Médecin des Hôpitaux,,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

LES

MÉDECINS DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS MOLIERE

PREFACE

Au seuil de cette étude, nous savons, par avance, que Molière n'est pas une brillante unité sur les tréteaux comiques de la satire médicale et que sa verve critique lui a valu, au théâtre et dans le roman, des successeurs impitoyables et non des moindres. La diatribe contre le médecin a pris, dans la littérature française, figure de tradition, et quand tant de traditions s'écroulent, celle-ci témoigne d'une singulière verdeur et retrouve à chaque époque une printanière adolescence.

Les écrits font vivre des dyspeptiques qui se vengent de leurs mauvaises digestions en attaquant celui à qui ils imputent de ne pouvoir les guérir, quand seule est en cause la déficience de son art. On accable le médecin des péchés de la médecine. On lui en veut de son impuissance devant bien des maux. On ne veut pas comprendre la fatale imperfection et la relativité d'une science qui est plutôt un art et ne saurait se comporter, dans le diagnostic et le traitement, à la façon d'un théorème...

Si la médecine demeure empirique dans ses fondements,

elle s'est alliée à la science et, de toutes ses forces, tend vers elle. La science l'a vêtue d'austérité et de modestie. Elle a divorcé avec la voyante extralucide, l'occultiste expert dans les tarots, la chiromancienne savante dans les lignes de la main, l'astrologue chauve dans sa mansarde, près des étoiles et du rêve. Elle a banni de ses pratiques la sorcellerie, a renié les incantations et les rites, n'en a retenu que l'élément moral qui lui restera toujours un précieux auxiliaire. Elle s'est dépouillée de ses oripeaux, perruque, bonnet pointu et robe écarlate, a rejeté tout appareil d'intimidation et de magie. Elle a adopté l'universel complet veston, rigide, précis et modeste et laisse au barreau la robe, la toque et le rabat. Son sérieux la dispense de s'ornementer. Tout au plus fait-elle appel au prestige des lunettes et au magnétisme qui émane d'une barbe fluviale. Ce n'est pas sa faute si la science lui a construit des instruments d'acier et de nickel qui, en dehors de leur valeur thérapeutique, impressionnent les simples et les sensibles. Elle l'a dotée d'un merveilleux moderne, dont la fascination augmente l'efficace, renforce la confiance du malade et précipite la guérison. Un certain charlatanisme discret n'est pas défendu, qui vient, dans son action, aider puissamment le thérapeute.

Mais il y a la médecine et les médecins. Si, dans son ensemble, la profession recèle de belles figures, brillantes par la science, admirables de dévouement, elle ne laisse pas de posséder quelques égarés. Ils ont trouvé au latin macaronique de Purgon et Diafoirus d'admirables équivalents dans le langage scientifique d'aujourd'hui et en jouent avec une rare virtuosité. Le latin, maintenant, fait sourire de bon sens, mais la Science, avec un grand S, l'obnubile et trouve dans les masses crédules, dont la vision est simpliste, des auditeurs ignares et d'autant plus zélés. Ces doctes charlatans ne s'enveloppent plus du mystère de la robe et de la pourpre, mais se drapent de noms savants à racines grecques; peuple et bourgeois vénèrent mieux ce qui échappe à leur entendement et la science ne les impressionne que par son côté théâtral, tandis que leur reste fermée sa vérité modeste et profonde.

Le romancier et l'homme de théâtre, attirés avant tout par la singularité, s'approprient ces bateleurs et ces magiciens du verbe. Grossissant leurs traits, ils convient les foules badaudes à la parade foraine, livrent à leur admiration de beaux monstres. L'oreille déjà apprivoisée, elles viennent aux tréteaux avec une dévotion préparée par leur expérience personnelle du microbe, s'en retournent avec une conviction égale. Une vérité singulière devient aussitôt un lieu commun, une vérité universelle.

Des médecins même, d'une plume habile et acérée, se sont joints aux satiristes et, prenant prétexte de leurs études, jettent l'anathème à leurs confrères. Mais c'est un vice de toutes les professions. L'homme est toujours prêt à la critique et de qui médierait-il, sinon de ceux qu'il connaît ?

L'épicier décrie l'épicier, l'avocat le barreau, l'homme de lettres le littérateur, le ministre le politicien, le pharmacien l'officine.

Il nous plaît de croire qu'Esculape, notre dieu vénéré, s'intéresse à nos jeux et lit nos romans dans ses nuages. De temps à autre, il descend de l'Olympe et vient trôner, invisible, près des divinités qui ornent le dôme de nos théâtres; plein d'une sagesse millénaire, il écoute d'une oreille narquoise et retourne dans son ciel en souriant doucement dans sa barbe blanche.

A son exemple, prenons notre parti des critiques avec un haussement d'épaules et un sourire compréhensif, et qu'une pensée nous console : le médecin n'a pas l'exclusivité de la diatribe; le code et l'épée, à leur tour, se sont vu donner du bâton à coups redoublés, et la gent lettrée, en perpétuelle division intestine, met une rare minutie à éplucher ses tares et à dénombrer ses furoncles.

Et il ne faut pas trop se plaindre si le roman et la comédie, en raillant les médecins et en disant leurs vérités aux charlatans, réussissent à en corriger quelques-uns suivant le vieil adage :

« Castigat ridendo... doctores. »

CHAPITRE PREMIER

LE MEDECIN DE CAMPAGNE

Madame Bovary.

Flaubert avait les hommes en médiocre estime et ses romans réalistes décrivent par le menu leurs sottises, leurs ridicules et leurs vices. Bouvard et Pécuchet réunissent dans leurs personnes complémentaires les éléments les plus minutieux de la bêtise absolue et de l'ambition impuissante. Fils et frère de médecin, la satire médicale devait attirer ce grand écrivain, et sa misanthropie s'acharne sur le médecin de campagne, dont *Madame Bovary* nous présente le portrait lamentable.

Emma Bovary est de loin le personnage principal du roman; ses adultères et son âme romanesque, victime provinciale des rêveries romantiques, le remplissent de leur histoire. Autour d'elles évoluent les notables et les bourgeois du village dont Flaubert nous trace un portrait sans gloire; on cherche avec peine parmi eux les figures vertueuses ou simplement intelligentes. Lestiboudois, le bedeau, plante ses choux dans le cimetière, et lors des comices agricoles tire des chaises de l'église un sérieux revenu. Rodolphe est un goujat débauché, qui fait tomber dans ses bras une bourgeoise romanesque et pleine d'illusions. Gonflé et important, Homais, l'apothicaire, est odieux par sa vanité réjouie, sa familiarité pédante, sa phraséologie stupide, son anticléricisme borné et grandiloquent...

Charles Bovary, dans cette belle galerie provinciale, ne brille guère par des qualités éminentes; son esprit est à la mesure des villageois qui l'entourent et des malades qui le

consultent. Collégien, il est laborieux, balourd et timide; étudiant, il apprend de mémoire, et non sans peine devient officier de santé. Etabli à Tostes, sa mère lui découvre une femme de 45 ans et douze cents livres de rentes, qui ne tardent pas à s'envoler avec le notaire. Elle a le bon goût de mourir, quand il fait la connaissance chez le fermier Rouault de sa fille Emma, « demoiselle » instruite, élevée au couvent, dont le séduisent la beauté, l'éducation et les manières. C'est le mariage avec elle, le bonheur, la considération, la fortune. Bien vite, elle s'ennuie à Tostes et sa santé chancelle; il pense à quelque influence locale, quand ce sont les premiers ravages de ses rêves et la tristesse d'une première déception. Il faut la « changer d'air », quitter Tostes où Charles « commençait à se poser » et aller à Yoaville, où va se dérouler désormais sa lamentable carrière.

L'amour platonique de Léon et d'Emma, sa chute dans les bras de Rodolphe, plus tard dans ceux de Léon, les évasions adultérines, les crises passionnelles, les dépenses folles, les mensonges, la corruption, tout ce défilé de misères, de désillusions entrecoupées de joies éphémères se déroule sans que jamais l'idée ne vienne à Charles d'en soupçonner la cause. Emma vient-elle à tomber malade, il en accuse ses pauvres nerfs; si l'amour la comble de bonheur, il s' imagine qu'il la rend heureuse. Des aventures qui font jaser le village et tout le monde autour de lui le laissent parfaitement aveugle. On n'est pas plus candide ni plus sot; plus admiratif ni plus béat devant une femme qui vous trompe, vous méprise et vous hait. A la vérité, jamais union ne fut plus mal assortie; ce pauvre homme effacé et pâlot, ce rustre d'esprit simple et pratique adore une femme qui rêve princes, châteaux et clairs de lune et dont il ne soupçonnera jamais la nature d'esprit. Un paysan dans la capitale n'est pas plus ahuri qu'il ne l'est devant tous les malheurs dont elle est cause. Survienne la ruine et qu'Emma s'empoisonne : il n'arrive à comprendre qu'au moment où le hasard lui fait découvrir les lettres de Léon et de Rodolphe. Ce sont alors les effets d'une brutale ré-

vélotion : la douleur d'une cruelle déception, l'humiliation d'un éternel aveuglement, la jalousie par delà la mort, un amour qui s'exaspère et la fin misérable sous la tonnelle de son jardin. Tant de malheurs et d'amour, de candeur et de bonté appellent la pitié et la sympathie et laissent dans l'âme une infinie tristesse.

L'officier de santé sera-t-il plus adroit et plus heureux que le mari ? A Tostes, on le réveille, une nuit, pour aller chez Rouault, qui vient de se casser la jambe. Dans la campagne noire, hérissée de pommiers, il fait six lieues au trot de son cheval, s'assoupissant de temps à autre, se remettant en mémoire toutes les fractures qu'il connaît, et par les ornières des chemins creux arrive aux Berteaux. « La fracture était simple, sans complication d'aucune espèce. Afin d'avoir des attelles, on alla chercher, sous la charretterie, un paquet de lattes. Charles en choisit une, la coupa en morceaux, la polit avec un éclat de vitres... Une fois le pansement fait, le médecin invité par M. Rouault à « prendre un morceau » avait de partir... La guérison s'établit selon les règles, et quand, au bout de quarante-six jours, on vit le père Rouault qui s'essayait à marcher seul dans sa mesure, on commença à considérer M. Bovary comme un homme de grande capacité. Le père Rouault dit qu'il n'aurait pas mieux été guéri par des médecins d'Yvetot ou même de Rouen... Un matin, le père Rouault vint apporter à Charles le paiement de sa jambe remise, soixante et quinze francs en pièces de quarante sous et une dinde. » Voilà un début qui, en vérité, n'est pas mauvais.

« Les campagnards le chérissaient parce qu'il n'était pas fier. Il réussissait particulièrement dans les catarrhes et les maladies de poitrine. Craignant beaucoup de tuer son monde, Charles, en effet, n'ordonnait que des potions calmantes, de temps à autre de l'émétique, un bain de pied ou des sangsues... Pour « se tenir au courant », il prit un abonnement à la *Ruche médicale*... Il en lisait un peu après son dîner, mais la chaleur de l'appartement, jointe à la digestion, faisait qu'au bout de cinq minutes il s'endormait; et il restait là, le menton sur

ses deux mains, les cheveux étalés comme une crinière jusqu'au pied de la lampe... » C'est l'effondrement, la décrépitude morale, l'enlissement sans retour dans la boue des champs.

Un beau jour, Rodolphe Boulanger lui amène son domestique qui voulait être soigné, parce qu'il éprouvait « des fourmis le long des jambes ». « Ça me purgera », objectait-il à tous les raisonnements. On se met à l'œuvre. « Guête, disait le paysan, on jurerait une petite fontaine qui coule! Comme j'ai le sang rouge! ce doit être bon signe, n'est-ce pas? — Quelquefois, dit l'officier de santé, l'on n'éprouve rien au commencement, puis la syncope se déclare et plus particulièrement chez les gens bien constitués comme celui-ci. » C'est de l'érudition, assurément, mais c'est aussi une maladresse : le patient s'évanouit, ainsi que Justin qui tenait la cuvette et que M. Homais se hâte de fustiger : « Sot, disait-il, petit sot, vraiment! sot en trois lettres. Grand'chose après tout qu'une phlébotomie... »

Il y avait, à Yonville, un pied bot, du nom d'Hippolyte, qui tout pied bot qu'il fût, gambadait comme un cerf et sautillait comme un moineau. M. Homais persuada à Charles que Yonville, pour « se mettre au niveau », devait avoir des opérations de stréphopodie. Il se mit donc à étudier « les équins, les varus et les valgus, c'est-à-dire la stréphocatopodie, la stréphendopodie, et la stréphexopodie, avec la stréphypopodie et la strépanopodie... Avec les conseils du pharmacien et en recommençant trois fois, Charles fit construire par le menuisier, aidé du serrurier, une manière de boîte pesant huit livres environ et où le fer, le bois, la tôle, le cuir, les vis et les écrous ne se trouvaient pas épargnés. Cependant, pour savoir quel tendon couper à Hippolyte, il fallait connaître d'abord quelle espèce de pied bot il avait. Il avait un pied faisant avec la jambe une ligne presque droite, ce qui ne l'empêchait pas d'être tourné en dedans, de sorte que c'était un équin mêlé d'un peu de varus, ou bien un léger varus fortement accusé d'équin... Or, puisque c'était un équin, il fallait couper le

tendon d'Achille, quitte à s'en prendre plus tard au muscle tibial antérieur pour se débarrasser du varus. »

L'événement passionne tout le village et des curieux stationnent dans la cour du « Lion d'Or », où doit avoir lieu l'opération : « Charles piqua la peau; on entendit un craquement sec, le tendon était coupé, l'opération était finie. Hippolyte n'en revenait pas de surprise; il se penchait vers les mains de Bovary pour les couvrir de baisers. » Cinq jours après, appelé par la mère Lefrançois, du Lion d'Or, il faut retourner auprès de « notre intéressant stréphopode » qui se tordait dans des convulsions atroces. « Avec beaucoup de précautions, on retira donc la boîte... Les formes du pied disparaissaient dans une telle bouffissure, que la peau tout entière semblait près de se rompre, et elle était couverte d'écchymoses occasionnés par la fameuse machine. » On remet le membre et on serre davantage pour accélérer les choses, et trois jours après, il faut se rendre à l'évidence d'une gangrène qui monte de plus en plus. Bovary en est malade, et, sur la proposition de la mère Lefrançois, fait venir M. Canivet, de Neufchâtel, qui est une célébrité.

Triomphant et solennel arrive M. Canivet, qui, lui, est « docteur » et méprise les officiers de santé : « Ce sont là des inventions de Paris! Voilà des idées de ces messieurs de la capitale! C'est comme la strabisme, le chloroforme et la lithotritie, un tas de monstruosités que le gouvernement devrait défendre! Mais on veut faire le malin et l'on vous fourre des remèdes sans s'inquiéter des conséquences. Nous ne sommes pas si forts que cela, nous autres; nous ne sommes pas des savants, des mirliflores, des jolis cœurs; nous sommes des praticiens, des guérisseurs, et nous n'imaginerions pas d'opérer quelqu'un qui se porte à merveille! (Ce bon sens est peu modeste et ce triomphe facile; c'est le praticien du canton qui humilie son confrère du village)... Redresser des pieds bots! Est-ce qu'on peut redresser des pieds bots? C'est comme si l'on voulait, par exemple, rendre droit un bossu! »

M. Canivet, avant de voir son malade, fait d'abord dételer

son cheval et s'occupe de son avoine; cet aplomb le fait bien voir. Sur le billard du Lion d'Or, il procède à l'amputation de la pauvre jambe. Et ce sont, dans le silence du village, des cris aigus qui viennent humilier dans sa maison Charles Bovary effondré...

Au chevet d'Emma empoisonnée par de l'arsenic, Bovary, éperdu, ne sait que faire. Homais, important, parle d'analyse. Arrive le confrère Canivet qui, « n'y allant pas, comme il le disait lui-même, par quatre chemins, prescrit de l'émétique, afin de dégager complètement l'estomac. Elle ne tarda pas à vomir du sang. Ses lèvres se serrèrent davantage. Elle avait les membres crispés, le corps couvert de taches brunes et son poulx glissait sous les doigts... Et M. Canivet, gardant toujours son aplomb, commençait néanmoins à se sentir troublé... » Cette faute grave lui vaudra une forte semonce du docteur Larivière, de Rouen; lui, si arrogant et si verbeux vis-à-vis de Charles lors du pied bot, sera très modeste et sourira sans discontinuer d'une manière approbative.

« L'apparition d'un dieu n'eût pas causé plus d'émoi... Le docteur Larivière appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de médecins philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sagacité!... Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. Et il allait ainsi, plein de cette majesté débonnaire que donnent la conscience d'un grand talent, de la fortune et quarante ans d'existence laborieuse et irréprochable... Il fit un geste lent des épaules. Bovary l'observa; ils se regardèrent; et cet homme, si habitué pourtant à l'aspect des douleurs, ne put retenir une larme qui tomba sur son jabot... »

En somme, de ces trois portraits de médecins, il n'est guère

que ce dernier auquel on ne trouve rien à redire. Mais Bovary, juste ciel!.. Il n'a même pas cette qualité que tout le monde a reçue en partage et qui pourrait faire dire de lui : « Il n'est pas très malin, mais il a du bon sens. » Non, il est irrémédiablement obtus et sot, et son personnage ne fait certes pas honneur à la médecine de campagne.

CHAPITRE II

LES MEDECINS DE VILLES D'EAUX

Mont-Oriol.

En bon disciple de Flaubert, Maupassant ne ménage pas ses pointes aux médecins. Flaubert nous a conté les mésaventures d'un pauvre médecin de campagne. Maupassant nous narre les rivalités sournoises des médecins de villes d'eaux.

Ils sont, comme Charles Bovary, des personnages secondaires. Leur action se place dans les intervalles d'une intrigue amoureuse et leur comique égaie le roman. C'est le village d'Enval, en Auvergne, qui sert de scène à leurs exploits.

Quand le docteur Bonnefille eut découvert la première source et créé la station, « du même coup deux médecins nouveaux s'étaient installés dans le pays, un matin, sans qu'on sût bien comment ils étaient venus, car les médecins, dans les villes d'eaux, semblent sortir des sources à la façon des bulles de gaz. » Cette comparaison est charmante par l'espèce d'apparition légère qu'elle évoque.

« C'étaient : le docteur Honorat, un Auvergnat, et le docteur Latonne, de Paris. Une haine farouche avait éclaté aussitôt entre le docteur Latonne et le docteur Bonnefille, tandis que le docteur Honorat, gros homme propre et bien rasé, souriant et souple, avait tendu sa main droite au premier, sa main gauche au second, et demeurait en bons termes avec les deux. Mais le docteur Bonnefille dominait la situation par son titre d'inspecteur des eaux et de l'Etablissement thermal d'Enval-les-Bains. »

Il reçoit un jour la visite du marquis de Ravenel et de sa fille mariée au banquier juif William Andermatt. Elle se plaint de vagues malaises, tristesses, etc., et surtout désire un enfant qu'elle n'a pas encore depuis deux ans qu'elle est mariée.

« Le docteur Bonnefille affirma que les eaux d'Enval seraient souveraines et écrivit aussitôt ses prescriptions. Elles avaient toujours l'aspect redoutable d'un réquisitoire. On croyait lire :
« Attendu que M. X... est atteint d'une maladie chronique in-
» curable et mortelle, il prendra :

» 1° du sulfate de quinine qui le rendra sourd et lui fera
» perdre la mémoire;

» 2° du bromure de potassium qui lui détruira l'estomac,
» affaiblira toutes ses facultés, le couvrira de boutons et fera
» fétide son haleine...

» Et concurremment : du chloral qui rend fou, de la bella-
» done qui attaque les yeux, de toutes les solutions végétales,
» de toutes les compositions minérales qui corrompent le sang,
» rongent les organes, mangent les os et font périr par le
» médicament ceux que la maladie épargne. » Le fait est que
certaines écritures, d'allure hérissée et batailleuse, donnent
facilement cette impression.

Andermatt, de son côté, mande le docteur Latonne près de sa femme. Il arrive, l'air d'un acteur en villégiature, et explique son système : « On était convaincu autrefois que toutes les maladies venaient d'un vice du sang ou d'un vice organique, aujourd'hui, nous supposons simplement que, dans beaucoup de cas et surtout dans votre cas spécial, les malaises indécis dont vous souffrez et même des troubles graves, très graves, mortels, peuvent provenir uniquement de ce qu'un organe quelconque, ayant pris, sous des influences faciles à déterminer, un développement anormal au détriment de ses voisins, détruit toute l'harmonie, tout l'équilibre du corps humain, modifie ou arrête ses fonctions, entrave le jeu de tous les autres organes... Aussi, la première chose que nous devons faire est de constater si tous les organes d'un malade ont bien leur volume et leur

place normale... » Cette éloquence et ce système nouveau, bien digne d'un médecin de Paris, arrachent à Andermatt un « très moderne » admiratif. Le docteur Latonne se met donc en devoir d'inscrire sur le peignoir de sa cliente une sorte de carte de géographie. Il écrit une courte ordonnance et sort avec cette brusquerie qui est son chic, qu'il juge de très bon ton et de grande impression.

Quelque temps après, il apprend que son confrère, M. le Médecin inspecteur, avait été mandé avant lui par les soins du Marquis de Ravenel. Le visage solennel, l'allure compassée et froide, il s'en va trouver Andermatt et lui explique « qu'il a l'air d'avoir enlevé par ruse à M. le docteur Bonnefille une cliente qui lui appartenait déjà; d'avoir commis un acte indelicat, malséant, inqualifiable de confrère à confrère », et pour s'innocenter il s'excuse de cesser désormais tous soins à Mme Andermatt. Dans le même temps, le docteur Bonnefille envoyait au marquis de Ravenel sa note avec un mot très sec pour le prévenir qu'il n'ait plus à compter sur son expérience. On fait alors appel au docteur Honorat, qui refuse également ses soins, par crainte des autres. Il parle de procédés, d'égards, d'usages... On croirait que... Il aurait l'air de... « Bref, conclut Gontran de Ravenel, c'est une bête comme ses deux confrères. »

Comme Yonville avait son pied bot, Enval a son paralytique, mais c'est un paralytique assez spécial, un braconnier de bois et de ruisseaux, qui court à la brune sous les buissons et dans les clairières, et dont l'infirmité n'est qu'une farce à gendarmes ». Un jour, le père Oriol ayant fait sauter à la dynamite une pierre gigantesque sur une butte couverte de vignobles qu'il possédait, une source jaillit de son emplacement. Andermatt aussitôt, flairant une bonne affaire, propose au père Oriol de lui acheter la butte. Le père Oriol ne promet rien, mais va trouver le paralytique qui s'engage, après s'être fait prier, à prendre pour deux cents francs un bain tous les jours pendant un mois; s'il est guéri le mois suivant, il aura cinq cents francs de plus.

On vit donc bientôt « à la place où s'élevait le morne, une tête humaine, bizarre, coiffée d'une loque de feutre gris, couverte d'une grande barbe blanche et qui sortait de terre, une sorte de tête de décapité qu'on aurait cru poussée là comme une plante... On eût dit un supplicié d'autrefois, condamné pour quelque crime étrange de sorcellerie... » On imagine facilement le comique du bonhomme et de sa situation et la verve joyeuse qu'ils inspirent à Maupassant.

Le père Clovis se hâte donc de guérir provisoirement et Andermatt d'acheter la butte au prix fort. Comme il se dispose à partir pour Paris, on lui apporte une carte : « Le docteur Latonne, de Paris, serait heureux si M. Andermatt voulait bien lui accorder quelques secondes d'entretien avant son départ. » Au même moment, Christiane, sa femme, recevait une botte de fleurs de la part du docteur Honorat. Quant au docteur Bonnefille, il parut soudain, pressé selon sa coutume, et, saluant très bas, il dit à Andermatt : « Bon voyage, Monsieur le baron. » Comme par hasard, la nouvelle de cet achat et les projets du riche banquier avaient réconcilié avec lui les trois médecins, tous les trois parfaitement désintéressés, comme l'on voit.

Le 1^{er} juillet de l'année suivante, s'élevait sur la butte un casino d'architecture mauresque, le grand hôtel du « Mont-Oriol » et une maison carrée portant sur sa façade : « Thermes du Mont-Oriol ». Le docteur Latonne est devenu médecin inspecteur du nouvel établissement. « Trois grands médecins, trois célébrités, MM. les professeurs Mas-Roussel (prestige du trait d'union!), Cloche et Rémusot prennent sous leur protection la station nouvelle et acceptent de séjourner quelque temps dans les villas de la Société Bernoise des Chalets mobiles, mises à leur disposition par les administrateurs des eaux. L'inauguration débuta par la bénédiction de la source et des deux autres, découvertes depuis, dont les trois professeurs furent nommés parrains. Et on les vit, avec les trois marraines, s'acheminer en cortège vers les eaux : le professeur Cloche, nu-tête pour montrer sa belle chevelure scientifique; Rémusot, l'air

malpropre du savant crasseux; Mas-Roussel, beau médecin, sans barbe ni moustache, l'air souriant et soigné...

Il faudrait encore noter les physionomies du docteur Black, vieil homme très court, presque un nain; du docteur Mazelli, aussi coquet que beau garçon; les lavages d'estomac que fait le docteur Latonne avec la sonde Baraduc; son traitement spécial par la gymnastique automotrice, basé toujours sur son système de médecine organo-métrique et les diverses démonstrations facétieuses et comiques qu'il en fait; en particulier, son application aux rhumatismes du père Clovis, qui s'en trouve guéri après une rechute provisoire et constitue le client-réclame à toute épreuve qui vaut des admirateurs toujours plus nombreux aux eaux miraculeuses d'Enval.

CHAPITRE III

LES SAVANTS

I. — La nouvelle Idole.

Un médecin peut-il, en conscience, inoculer une maladie mortelle comme le cancer à un malade qu'il juge perdu, sous prétexte d'expérimenter sur lui l'efficacité d'un vaccin destiné à guérir ce mal redoutable et par la suite à sauver, fût-ce au prix de l'une d'elles, un grand nombre de vies humaines? Telle est la grave question que pose *La Nouvelle Idole*, de F. de Currel. En réalité, la pièce rebondit de ce tremplin médical pour atteindre, sur un plan général, la science considérée comme religion et faire le procès de la raison, prise pour unique mobile de nos actes. Et la question se transforme : « Pourquoi la Science, qui sauve tant de gens, ne verrait-elle pas — privilège d'idole !... — les gens se faire écraser sous son char ?... Elle est assez grande pour cela ! »

C'est la justification que se donne Albert Donnat, le grand savant, quand Antoinette, une jeune phtisique de 18 ans, à qui, sans qu'elle le sache, il avait inoculé le terrible mal, lui revient guérie contre toute attente et malgré l'infailibilité de son pronostic. (Elle a pris tous les remèdes prescrits et scrupuleusement suivi le régime ordonné, mais elle avoue, en outre, avoir bu, tous les matins, un peu d'eau de Lourdes.) Ainsi, la tuberculose ne l'a quittée que pour faire place au cancer, dont l'issue est trop certaine. Albert, aux yeux de sa femme, devant la conscience universelle, est un assassin ! Il s'en défend par l'approbation toute-puissante de sa raison, sa foi en la science, son

dévouement fanatique à une idée; il ne fait pas autrement, croit-il, que le général qui immole ses soldats pour la patrie, le prêtre qui meurt avec ses fidèles devant l'autel. Mais déjà, il est ébranlé dans son être intérieur; d'autant plus qu'il chérit Antoinette, qui n'a pour lui qu'admiration. Et tandis qu'il développe ses arguments, l'idée de suicide mûrit dans son esprit et s'impose à lui. C'est donc qu'un remords l'envahit. Et le voilà dans cette angoisse et ce désespoir : il y a en lui un divorce entre ce qu'il pense et ce qu'il sent; il souffre et sa raison le désapprouve de souffrir.

Cependant, des idées, des sentiments inconnus se font jour en lui. Il éprouve un besoin de croire en quelque chose qui domine et dépasse la science et la raison. S'il s'interroge, il se découvre un sentiment d'éternité dont il lui faut bien tenir compte. La science enseigne qu'à toute fonction correspond un objet qui lui est adapté. Cette immortalité, dont son esprit revêt tout ce qu'il effleure, pourquoi ne supposerait-elle pas une survie ? Et comme ces nénuphars, qui vers le soleil tendent le cou à se rompre, pour venir à la surface des eaux épanouir le blanc vernis de leurs corolles, il sent en lui l'ardent désir d'un soleil, d'un Dieu peut-être, qui condamne son acte et, en dépit de sa raison, justifie son remords.

Mais ce ne sont là qu'imaginations. Sa raison, toujours sa raison proteste. Et cependant, il a pu, près d'un malade, attraper la diphtérie sans récriminer, être bon envers des malades, que méprisait à part lui son orgueil de savant, respirer le relent des pestiférés, combler Antoinette, sur son lit de phtisique, de bonbons et d'oranges. Ces actes, est-ce la science, est-ce la raison qui les lui inspiraient ? Et qui le pousse à ce sacrifice ultime : s'immoler lui aussi au bien de l'humanité, s'inoculer le virus du cancer, non plus dans une pensée de suicide, mais pour étudier sur lui-même les effets de son vaccin, quand sa raison, loin de lui imposer ce sacrifice, l'invite, au contraire, à se conserver pour le bien général, lui, l'égal de Pasteur, le savant irremplaçable. Là encore, son intelligence se sépare de ses sentiments. Il fait ce que sa raison désapprouve et combat ! Le cœur a donc ses raisons que la raison ne connaît pas ?

Quand il retrouve Antoinette, il abdique devant cette pauvre fille que seule anime la foi, « qui arrive avec une simplicité magnifique au point où la science n'a pu le conduire qu'au prix d'efforts surhumains : donner généreusement sa vie ». Voilà qui confond sa superbe, et il comprend enfin ce qu'il n'a pas encore voulu comprendre : « Il y a donc une qualité d'actes dont la beauté nous attire tous !... Le voici, l'élan de l'humanité entière vers un soleil unique !.. Je le cherchais où il ne fallait pas, dans les cerveaux, et je le trouve dans les cœurs... Je ne crois pas en Dieu, mais je meurs comme si je croyais en lui... Voilà d'où me vient la paix ! Ma force est d'être compris par cette petite sainte ! Mon salut, c'est qu'une pauvre ignorante me prenne par la main, pour me guider vers on ne sait quelle splendeur. Tu vois, j'ai pris mon parti de penser comme un illustre et d'agir comme le premier brave homme venu. C'est incohérent, mais viendra-t-il jamais le jour où l'on pourra, en ne suivant que sa pensée, aboutir à toutes les grandeurs morales ? Pour le moment, l'âme a sa logique, ce je ne sais quoi qui dépasse ma compréhension, mais qu'Antoinette définirait à l'instant, l'âme a aussi la sienne, très différente de l'autre... »

Telle est cette crise de conscience, que F. de Currel traite avec grandeur et un art concentré, illuminé par instants de poésie. La question de savoir si le médecin peut, dans certains cas, infliger une maladie mortelle est résolue implicitement par le remords et l'existence entrevue d'un « soleil », d'une « splendeur », dont Albert ne veut pas encore croire que c'est Dieu, mais qui, par sa seule existence, se pose en juge, et que la science ni la raison ne sauraient remplacer. « La littérature et le théâtre, dit au sujet de ce drame M. le Professeur Michéleau, se sont émus de faits justement regrettables (anonyme du Palatinat et inoculation de la syphilis; inoculation expérimentale du cancer). Ces faits sont heureusement exceptionnels et, contre eux, le corps médical peut évoquer la part glorieuse et désintéressée que quelques-uns de ses membres ont prise sur eux-mêmes aux recherches médicales dangereuses. »

Ce drame montre assez le piège qu'est la médecine, quand il se trouve que les médecins sont de grands savants. L'intelligence a pris chez eux une place prépondérante, qui tend à étouffer leurs autres facultés et jusqu'à leur sens moral. Une raison trop rigide, uniquement cultivée, s'enorgueillit de sa puissance et, encouragée par de beaux succès, ne croit plus qu'en elle-même; et si le cœur a quelques élans, c'est contre son gré et sans son aveu. Leurs proches sont les premiers à en pâtir. Albert a pu vivre près de sa femme, pendant de longues années, sans deviner l'angoisse de l'instinct incompris et la douleur que lui causait le dédain inconscient du savant, lui pourtant si observateur par métier et par génie; quand enfin la vérité l'éclaire, il pénètre les exigences, si éloignées de la raison, du cœur de Louise, et la pièce se clôt sur ce renouveau d'amour. Admirons, au contraire, la prescience et l'intuition que de simples femmes trouvent dans leur instinct ou leur foi et qui leur font deviner les moindres désirs d'Albert et ses moindres pensées. Maurice Cormier, son élève, psychologue à la mode, ne trouve pas le réconfort dont Louise a besoin, car la psychologie ne lui a point enseigné cette science du cœur qui ne peut s'apprendre; il nie devant elle l'existence immatérielle de l'âme, ne prétend la connaître qu'à l'aide de ses appareils enregistreurs et ne trouve pas les paroles de consolation que trouverait à l'instant, Louise le sent bien, le plus humble prêtre. Albert aussi a pu croire que l'âme est une résultante de données matérielles; il ne l'a pas trouvée au bout de son scalpel. Et pour cause.

Au chevet du malade, l'œil voit le mal et la raison fait de belles inductions. Mais ce regard qui vit encore dans une figure éteinte et du creux de l'orbite interroge et supplie, attend du cœur sa réponse et des lèvres la parole qui guérit avec le mal la douleur secrète. Cette compréhension intime de l'âme fait la beauté de notre rôle et décuple l'effet du remède. Inutile d'insister sur le précieux appoint de la foi, dont la guérison inespérée d'Antoinette nous est un témoignage.

II. — Le sens de la mort.

L'analogie est grande entre le roman de Paul Bourget et la pièce de F. de Currel. L'un et l'autre sont des drames d'idées, démontrent une thèse, traitent un cas de conscience. Le roman, dans sa forme analytique, a toute la rigueur et la logique d'une pièce solidement construite. Le drame qu'il relate est supposé rédigé par un médecin qui le suit en spectateur, s'y mêle parfois en acteur; il lui donne la forme d'une observation presque médicale et, en esprit scientifique, s'attache au constat unique et impartial des faits.

La ressemblance s'étend de la forme aux acteurs du drame. Au savant rationaliste, Albert Donnat, donnait la réplique une jeune croyante au cœur simple, mais à la foi ardente. Le lieutenant breton Le Gallic est un homme d'action, très simple aussi, mais d'une riche vie intérieure et d'une foi impérieuse, legs de sa terre natale; il s'oppose avec force au grand chirurgien Ortègue, homme d'une grande vigueur intellectuelle, qui, ne croyant qu'aux faits, croit pouvoir nier tout surnaturel. Il y a cette différence, toutefois, c'est qu'Albert Donnat se rend à la vérité des cœurs et finit par entrevoir l'existence d'un « soleil », ce qui est déjà le début d'un credo; tandis qu'Ortègue mourra irréductible dans ses convictions et sans donner à la mort d'autre sens qu'une fin, qu'une porte sur le néant éternel. Et de même qu'Antoinette donne sa vie pour en sauver d'autres, Le Gallic donne sa souffrance sans morphine et offre son agonie pour le salut de ceux qu'il aime.

Louise Donnat a plus de respect et d'admiration envers son mari que d'amour vrai; c'est aussi qu'il ne l'a pas comprise. Elle finira cependant par l'aimer véritablement. Mme Ortègue, également bretonne d'origine, puisque Le Gallic est son petit cousin, est de vingt-cinq ans plus jeune que son mari. Elle a pu l'épouser par amour, mais à ce sentiment se mêlait l'admiration pour un savant d'une fille de savant. Elle l'admire et l'aime au point qu'elle a pu abdiquer sa personna-

lité première; elle a perdu la foi vivace de son enfance et partage d'un même entrain les convictions de son mari, avec cette rigueur totale dans la croyance qui est de sa race. Cependant, quand s'épanouissent ses 26 ans, le grand savant décline; un cancer de la tête du pancréas le mine sournoisement, le vieillit et le défait (soit dit en passant, P. Bourget commet l'erreur de donner l'ictère intermittent comme symptôme de cette maladie). Son amour va-t-il résister à cette déchéance ? Elle le proclame, elle l'affirme avec ferveur. Elle ne sait pas ou ne veut pas savoir ce qui se passe au dedans d'elle; en vérité, son amour n'est plus qu'affection et pitié. Elle a revu Le Gallic, non sans émotion, avant son départ pour la guerre, et quand il revient mortellement blessé à la clinique où elle aide son mari, les souvenirs de leur enfance, qu'il évoque devant elle, ne sont pas sans la troubler. Le Gallic l'aime depuis ses 15 ans d'un amour rentré, qu'il ne lui a jamais manifesté.

Après lui avoir révélé son affreuse maladie, Ortègue fait part à sa femme de son projet de suicide; dans un élan de générosité totale, elle s'offre à mourir avec lui. Ortègue n'a pas épargné à Le Gallic les flèches cruelles de son ironie, en même temps par mépris de sa foi, par orgueil de savant — car ce pauvre Le Gallic, vous savez, comme intelligence... — mais aussi par jalousie naissante. S'il ne sait pas, de toute évidence, qu'elle ne l'aime plus, il en a l'intuition et sent dans Le Gallic un rival. Il n'a pas pitié de la jeunesse de Mme Ortègue et de cette volonté de vivre qu'affirme son trouble naissant, qu'elle-même ne voit pas ou se cache; il accepte son offre et l'entraîne dans son suicide. Le pis, c'est qu'il n'en a nul remords, son crime lui paraît naturel. C'est trop dire : ce n'est pas un crime à ses yeux. S'il ne croit pas au surnaturel, il croit en l'amour de toutes ses forces; et au nom de cet amour, il croit pouvoir accepter ce sacrifice. Son excuse, s'il en a, c'est de prendre, pour calmer ses douleurs, de la morphine à doses toujours croissantes; elle n'est pas sans l'atteindre profondément dans ses belles facultés et sans perver-

tir son sens moral. Extrêmement généreux comme il était, est-il possible qu'il consente à cette atrocité; car il n'a jamais ménagé ni ses forces ni son beau talent aux blessés graves qui affluent tous les jours au bel hôtel transformé en clinique.

Si Albert Donnat commet un crime, le remords l'assiège et lui fait trouver la voie de la vérité. Ortègue, lui, reste jusqu'au bout dans la logique de son caractère entier. Quand enfin, vaincue par sa belle jeunesse, sa femme crie sur le papier, à la veille du jour fixé, son amour de la vie, il consent à la délier de sa parole, mais le remords ne l'effleure pas davantage. Séance tenante, pour ne pas survivre à sa défaite, il réalise son suicide par injection d'une dose exagérée de morphine. Sur son lit de mourant, Le Gallic, avec la prescience de l'intuitif et du croyant, a deviné le drame, au cours de scènes pénibles auprès de son agonie, où Ortègue a raillé sa foi et lui a crié injustement sa jalousie. Il pressent aussi la décision de Mme Ortègue, dont l'orgueil ne veut pas s'avouer sa retraite. Près du mort, au milieu de ses sanglots, elle serre farouchement dans son mouchoir un flacon de cyanure, qui ne laisse aucun doute sur sa résolution. Appelée auprès de son cousin, son élévation morale et l'ascendant de sa piété la désarment. Elle consent à vivre, quoi qu'il en coûte à son orgueil. Le Gallic meurt comme il a vécu : en croyant, en donnant sa vie pour ceux qu'il aime.

Marsal, le spectateur du drame, l'a suivi, si l'on peut dire, avec le détachement de l'observateur, ce qui ne veut pas dire que ce drame n'ait secoué son être affectif. Il l'a suivi avec impartialité et sans accorder créance plus au croyant qu'au sayant; il ne connaît en matière religieuse que son ignorance. Cependant, s'il dégage de son observation les deux hypothèses sur la mort dont il a pu voir la mise en œuvre, celle de Le Gallic lui paraît utilisable; la mort est pour lui un enthousiasme, une joie, un amour; elle lui permet d'offrir son agonie avec la conviction de la réversibilité de son holocauste sur ceux qu'il aime. Ortègue, s'il l'accepte avec une grandeur pathétique, c'est la grandeur d'une résignation foudroyée, de-

vant un phénomène qui tient du guet-apens et de l'absurdité. En outre, « la mort n'a pas de sens, si elle n'est qu'une fin; elle en a un, si elle est un sacrifice ». Et le sacrifice procède d'un ordre impératif donné par la conscience, laquelle en reçoit la révélation d'ailleurs. Il faut donc qu'il y ait quelqu'un pour le recevoir et enregistrer l'acte que l'homme fait pour l'homme. Il suffit que ces problèmes se posent à Marsat et à Mme Ortègue, que poursuit la vision du croyant, pour qu'ils aient fait un premier pas vers la foi et la vérité.

On conçoit sans peine l'intérêt de ce roman pour le médecin, que son métier penche sur l'agonisant, dont le regard s'éteint d'une suprême angoisse ou s'illumine d'une flamme céleste... Dans le cas particulier, l'intérêt se double de ce que le médecin assiste à sa propre mort, et que sa connaissance professionnelle du mal lui interdit toute illusion et jusqu'à l'espérance qu'il peut toujours communiquer à ses malades les plus atteints.

CHAPITRE IV

MEDECINS CELEBRES DU SIECLE DERNIER

Devant la douleur.

Dès qu'il s'agit de Léon Daudet, on songe immédiatement aux *Morticoles*. Et certes, c'est un livre dense et touffu, où la médecine et les médecins font l'objet de descriptions et de portraits aussi pittoresques et vivants que variés et virulents. Le titre est assez suggestif et laisse présager le ton sans aménité de ce pamphlet dirigé contre les médecins du temps que l'auteur fit ses études, vers 1885.

Dans un ouvrage de ce genre, il faut faire, évidemment, la part de l'exagération; un pamphlet ne se conçoit pas sans outrage. La fiction permet à Léon Daudet de dire les vérités les plus cruelles aux médecins de son temps, sans paraître les viser directement; la complaisance avec laquelle chacun s'absout est telle qu'on ne veut pas reconnaître ses défauts, si l'on n'est pas nettement désigné du doigt.

Comme les *Caractères* de La Bruyère, c'est un livre à clefs. Il n'est que de se reporter à *Devant la douleur* pour mettre un nom authentique sur chacun des personnages, qui ne sont pas tous, hâtons-nous de le dire, des monstres et des pervers de la science et de la médecine : les noms de Charmide et Dabaisse émergent droits et purs comme des lis au-dessus d'une terre immonde.

Le fond de ce pamphlet est une critique sans merci du matérialisme médical de la fin du siècle dernier. Malgré le relief puissant des personnages, nous craindrions de nous répéter

en étudiant un ouvrage dont les personnages se retrouvent, dans leur réalité vivante, dans un des volumes de ses *Souvenirs* qu'il fit paraître ensuite sous le titre *Devant la douleur* et qui fit le premier l'objet de notre étude.

L. Daudet n'aura pas besoin d'appuyer le crayon, de forcer le trait pour nous donner une galerie de portraits aussi accusés que ceux qu'il trace dans les *Morticoles*. S'ils sont pris sur le vif, ils sont la plus haute expression de la réalité : il propose à notre curiosité des personnalités très fortes, des savants d'envergure, des sommets en leur temps de l'art médical. Il fut leur élève et vécut dans leur intimité, quand il n'en fut pas l'ami. Son témoignage a donc une singulière valeur.

Nous le savons emporté par la fougue du satiriste et nous suspectons souvent son impartialité. Il est de ces tempéraments fortement marqués qui prêtent leur couleur à l'objet de leur description, de ces passionnés qui ignorent la mesure et qu'emporte le parti pris, et peut-être a-t-il écrit ses *Souvenirs* trop près des événements et de sa jeunesse, pour les juger avec la bonne foi désirable. Raison de plus pour lui accorder crédit quand l'ascendant du génie le désarme et force la louange, qu'avec une belle sincérité il peut décerner entière et dépourvue de réserves.

Il sculpte, dans ses *Souvenirs*, de belles figures, qui sont la meilleure réponse à la diatribe. Si elles nous apparaissent avec les petites gens de l'homme, elles ne diffèrent point en cela des plus grandes dans toute autre branche du savoir. Deux figures dominent le tableau qu'il nous brosse de la médecine en 1886, dans ce style d'une plénitude réjouie qui lui est particulier : Charcot, le roi de la pathologie nerveuse, le chef tout-puissant et prépotent de l'Ecole de la Salpêtrière, et Potain, le maître des maladies du cœur.

De nombreux personnages d'arrière-plan, par la description qui en est faite, sinon tous par la science et la célébrité, se profilent et circulent entre leurs deux figures. Les portraits qu'en trace L. Daudet sont d'un grand intérêt par le mouvement, la couleur et la variété et ne ressemblent que par l'en-

train avec lequel le blâme le dispute à la louange. De nombreux types de médecins gravitent sous nos yeux : médecins lettrés, médecins matérialistes, médecins anticléricaux à la Homais, médecins Don Juan, médecins bohêmes, médecins burlesques, médecins chimériques et médecins fumistes (nous allons dire médecins « marrons »)... Autour de Charcot, grouillent et remuent ses égaux, ses lieutenants ou ses valets obséquieux. Ces portraits sont trop brefs pour que nous nous y attardions. Retenons, cependant, la silhouette de Pasteur, avec son regard « où transpirait une compréhension infinie ».

Léon Daudet dresse à Charcot, au physique et au moral, une magistrale statue, qu'il se garde de faire idéale, tempérant les rares qualités du génie par les défauts de l'homme. Il nous le décrit autoritaire, despotique et ombrageux, irrité par la contradiction; secourable à l'animal sinon à l'homme; généreux, prodigue, recevant avec magnificence; adorant son fils et sa fille; de gaieté féroce, le mot volontiers rabelaisien; chose singulière, timide, et pour ce motif brusque avec les femmes. Travailleur acharné, il avait une immense érudition, « connaissait à fond les poètes, notamment Eschyle, le Dante et Shakespeare, plusieurs philosophes, surtout les grecs, la peinture européenne, admirait Beethoven tout en détestant Wagner, qu'il trouvait, non sans raison, emphatique et diffus; « lisait couramment l'anglais, l'espagnol et l'italien. Dans le domaine médical, observateur de génie, « ramassant ses observations dans des raccourcis comparables à des dessins d'Ingres, à des ébauches de Forain ou de Goya ». Doctrinaire et dogmatique, il devenait féroce et mesquin pour les hérétiques, allait jusqu'à briser leur carrière. Il dédaignait l'intervention thérapeutique. En religion, il était sceptique et incroyant, hostile au catholicisme. Il faut lire la description admirative et d'une rare précision dans le souvenir que L. Daudet nous fait d'une clinique de Charcot.

Le livre est dédié : « A la haute mémoire de mon vénéré maître, le professeur Potain. » Il était « l'antithèse vivante de Charcot, aimait les hommes d'un cœur infatigable et voyait

surtout dans son art un moyen de les secourir. Sa bonté raffinée s'étendait, de sa famille et de ses amis, à ses élèves, aux inconnus. » C'était un clinicien ferme et qui avait le sentiment de sa valeur. « Comme Charcot, il aimait la bonne littérature et la bonne musique, en particulier Beethoven. Fréquemment, il citait les classiques... » Comme lui, travailleur acharné. « Grand poète de la santé et du bonheur, il avait une invincible horreur de ce qui dégrade la nature humaine, un besoin de respirer l'air pur et le parfum des fleurs morales. » L. Daudet ne cache pas son admiration pour le professeur Potain, dont il fait, à la lumière de ce sentiment, un portrait émouvant et sans tache.

Le thème de la douleur, qui donne son titre à l'ouvrage, n'en fait pas le lien et ne suscite qu'à l'occasion des morceaux émouvants, que L. Daudet orchestre avec maestria; il n'est pas dans la nature de *Souvenirs* de cheminer suivant une route droite, une ligne bien déterminée. Cependant, comme l'attitude des médecins « devant la douleur » est un de ses caractères essentiels, nous voulons donner à ce thème quelque développement.

Celle des deux grands médecins que furent Charcot et Potain nous fut surtout sensible. L'un, le chef d'Ecole célèbre, qui attire les malades de tout l'univers civilisé, est tout entier à ses doctrines. Le malade n'a de valeur à ses yeux qu'autant qu'il lui sert à les vérifier; la beauté d'un diagnostic, la solidité d'une déduction, l'emportent sur toute autre considération. Il lui suffit de constater, de raisonner, non de soulager. Le traitement ne lui paraît qu'une partie accessoire de son art; son exclusivisme et son orgueil de doctrinaire le font tenir pour négligeable. Il bâcle l'ordonnance, abandonne le malade à son sort, passe à l'examen d'autres sujets et pose à nouveau de brillants diagnostics.

L'autre, au contraire, médecin non moins célèbre, savant aussi solide sinon aussi brillant, peu imbu de doctrines, mais nourri de faits, ne croit pas déchoir en attachant au traitement une essentielle importance. Il y met une heure de ré-

flexion et, non content de la drogue seule, glisse discrètement cinq cents francs aux malades qui le quittent, joint au remède le réconfort moral, apporte toute son attention, donne tout son cœur à la souffrance. Combien nous a ému l'anecdote du malheureux atteint d'un gros anévrisme de l'aorte, dont il prévoit la mort imminente et qu'il serre, contre son épaule trempée de sang, au moment du terrible passage. Il est bien vrai que la médecine touche par ses sommets au sacerdoce.

Nous voyons bien ce qu'a peut-être ce parallèle d'un peu forcé et d'outrageant envers Charcot, dont la science fut si grande par ailleurs, et qui contribue par ses prolongements dans la médecine contemporaine à l'efficiencia de l'art de guérir. D'autant que L. Daudet ne l'a sans doute pas vu sous tous ses aspects et que son tempérament met à son regard des œillères. Nous n'allons pas chicaner Charcot sur ses moindres défauts, dont est incapable la moyenne amorphe. Les défauts ne sont, souvent, que l'envers des plus grandes qualités ou leur exagération. Et l'orgueil n'est pas toujours séparable d'une individualité forte et impétueuse; il n'en est alors que la violente expression, quand il n'est pas un stimulant digne d'en vie. Ce motif nous le fait comprendre et pardonner. Retenons de Charcot ce haut goût de la science, cette force de l'esprit et son entrain à épouser les mille formes de l'activité intellectuelle.

Il n'est pas, j'imagine, sans intérêt, de rechercher l'attitude que pouvaient avoir devant l'art deux esprits aussi différents, mais également artistes. Charcot et Potain aimaient tous deux Beethoven. N'est-il pas permis d'affirmer que Potain le comprenait fort mieux ? Charcot devait surtout admirer en lui la force et la grandeur; il voyait en lui un de ses pairs, comme dans les écrivains qui avaient sa prédilection. Et, de même que les yeux du peintre préparent son oreille à la surprise enivrante des sons, l'artiste du diagnostic qu'il était communiait d'emblée avec ce géant de la musique, dont les thèmes ont si souvent dans leur développement une rigueur scientifique. Loin de nous de prétendre qu'il fut insensible à l'expres-

sion magnifique, poignante et sans égale de la douleur dans Beethoven; de tels hommes ont des ressources énormes et cachées et, sans doute, la sensibilité qu'il célébrait devant le malade, peut-être par attitude, faisait irruption de ses cavernes, jaillissait de ses sources lointaines.

Mais, certainement, Potain avait de Beethoven une intelligence plus profonde, plus secrète et plus interne. Les douleurs qu'il avait partagées avec une si complète abnégation, il les retrouvait dans sa musique, exprimées avec quel art supérieur et si personnel. Ayant tant souffert de la souffrance, il allait au temple sonore avec un cœur préparé et compréhensif et cette intuition qui dépasse l'intelligence et va au fond des sentiments. Et cet art, n'est-il pas toute bonté et tout amour ? Potain retrouvait en Beethoven un frère, un apôtre, comme lui, du dévouement et du don de soi-même, qui apprend encore aux foules à s'élever et à se dépasser, dans le déroulement prodigieux de ses harmonies. Sa bonté en recevait un nouvel élan, dont ses malades par la suite devaient savoir tout le prix.

Ainsi, la médecine rejoint l'art dans ses plus hautes manifestations, puisqu'il n'est pas de grand art qui ne soit amour et don de soi. Aussi bien n'est-elle pas un art ? Ce n'est pas en forcer le sens que de l'examiner sous cet angle moral. La finesse dans le diagnostic, le doigté dans le remède se complètent et se renforcent du raffinement dans la bonté.

Ces deux médecins étaient encore des lettrés. Charcot aimait les géants et les sublimes, comme Dante, Eschyle, Shakespeare; Potain aimait surtout les sensibles et les poètes comme Racine, Chateaubriand, se conformant en cela à la nature de leur esprit. La littérature ne leur fut pas sans doute d'un secours négligeable. Elle est proche de la vie; le corps et l'âme offrent à l'étude des domaines également mouvants et complexes, souvent insaisissables. L'esprit de finesse des lettres confine au cheminement de l'esprit dans le diagnostic.

Négligeant les lacunes de l'un, nous réunissons ces deux grands médecins dans la même admiration. Nous demandons

à leur exemple de nous hausser dans nos limites, comme l'on fait aux savants, aux héros et aux saints. Charcot et Potain proposent à notre idéal un type de médecin où se marient, se complètent et s'entraident le prêtre, l'artiste, le lettré et l'homme de l'art.

CHAPITRE V

LE MEDECIN MODERNE

I. — Le docteur Miracle.

On se rappelle les célèbres expériences du docteur Voronoff, l'intérêt qu'elles suscitèrent par leur objet, la surprise amusée que causa leur méthode. *Le docteur Miracle*, de R. de Flers et A. de Caillavet, en fut au théâtre l'écho exagéré.

Dans les arcanes du laboratoire, Georges Duprat prépare une merveilleuse découverte. Les journaux en parlent mystérieusement, son portrait paraît dans le *Sunday Times*, quand enfin il annonce au monde étonné et ravi que « l'immunisation généralisée relève de la certitude scientifique ». Le docteur Duprat a arraché à Mathusalem son secret. Le sérum Duprat supprime la maladie, et chacun peut rêver, et chacun est certain de mourir plusieurs fois centenaire.

Les événements gravitent autour de l'invention, qui est un prétexte à mille traits d'esprit. Retenons de la pièce la fin qui est délicate. Il nous est loisible de croire qu'en effet le sérum Duprat a fait miracle, que les vieillards sont rajeunis pour des siècles, qu'ils retrouvent une nouvelle vigueur après l'injection magique du nouveau Méphistophélès de laboratoire. Par malheur, cette prolongation de vie ne va pas sans inconvénients pour la collectivité. Les enfants se désolent : désormais, ils ne seront majeurs qu'à 185 ans et restent cent ans au collège. Une jeune fille ne peut se marier qu'à 270 ans environ. Le fonctionnaire est démoralisé et voit s'effondrer son rêve : voir mourir celui dont il doit prendre la place. La partie est

supprimée : on ne veut plus mourir pour elle, maintenant que la mort n'est plus inévitable. La surpopulation constitue un danger menaçant. Les fidèles n'écoutent plus le curé : ils s'imaginent un au-delà tellement au delà de l'au-delà qu'ils en ont perdu la crainte salutaire et que les plus belles vertus ont disparu...

Ainsi, l'illusion n'est pas brisée, le rêve est réalité. Mais gardez-vous bien de vous faire injecter du sérum Duprat. Les désordres dont souffrirait la pauvre humanité valent bien qu'on leur sacrifie quelques siècles. Pour éviter des maux plus grands, contentez-vous d'une benoîte vie de soixante ans, de quatre-vingts ans, mettons cent ans, pour vous faire plaisir.

Cette pièce, en vérité, est moins une étude de caractères qu'une fantaisie sur une découverte mémorable. Le héros s'affirme assez peu; son invention conduit l'intrigue, tandis qu'il reste dans l'ombre.

Relevons, toutefois, ce trait qui nous révèle le scepticisme médical du doyen même de l'Académie de médecine :

« MADGE (*accent anglais*). — Que préférez-vous, café, chocolat, thé?

» CHANTREL. — Mon Dieu, Madame, mon confrère Bardot me défend le thé, mon confrère Tillois le chocolat, et mon confrère Bargès le café. Par contre, tous trois m'ont ordonné le lait.

» LUCIEN. — Oh! mais, je crois bien, Madge, voulez-vous...

» CHANTREL. — Non, non... Figurez-vous que je ne supporte pas le lait.

» GERBAULT-MOREUIL. — Mais alors, qu'est-ce que vous prenez?

CHANTREL. — Eh bien, du thé, du café ou du chocolat. »

Comme l'était l'Académie du temps de Pasteur, la Faculté, représentée par Turmel et Grangé, est partagée en deux camps. Grangé est impressionné : « Si c'était vrai pourtant? » Turmel demeure sceptique : « J'admets que ce jeune homme ait une sorte d'intuition, de génie, enfin des qualités secondaires (dépit de n'en point avoir ou jalousie?). Mais une invention ne se passe point d'étapes et le premier avion n'a pas survolé la

Manche. Et tenez, moi-même, j'ai mis quarante-deux ans avant d'isoler le microbe de l'encéphalite chez le lapin. »

Quand enfin l'évidence est faite : « Vous m'avouerez qu'une découverte pareille faite par un simple agrégé, ce n'est pas dans nos usages. »

II. — Knock, ou le triomphe de la médecine.

Voici venir le docteur « Knock ». Quel titre et qu'il est riche de promesses. C'est une trouvaille, que ne déçoit point la pièce. Ce nom est tout un programme. Admironons tout ce qu'il a de carré et de fort dans sa brièveté. Knock : ce nom tonne et s'impose. Il veut être prononcé avec effort : symbole d'indomptable énergie. Il a un air étranger, évoque la mystérieuse et puissante Germanie; Dieu sait si les noms étrangers sont bien portés en médecine. Ce nom s'apprête à fasciner le client, comme le chat la souris, par la phosphorescence et le dur éclat, la nuit, de son regard. Knock : visage austère, mâle et plissé, le front olympien, les lunettes d'écailles, le regard direct et scrutateur, l'habit impeccable, le verbe assuré, le geste sobre et solennel, la démarche lente et pénétrée. Un tel personnage est destiné au triomphe et à la conquête.

Mais n'anticipons pas sur la pièce de Jules Romains, dont voici les grandes lignes. Knock a acheté au vieux docteur Parpalaid sa clientèle de Saint-Maurice. C'est un chef lieu de canton dans la montagne. Parpalaid s'en va à Lyon « lancer son chant du cygne sur un vaste théâtre », en réalité parce qu'il n'a jamais fait que de mauvaises affaires. Knock s'en doute bien. N'importe; sûr de soi, il s'installe. A peine installé, le docteur Knock s'impose. Il conquiert tour à tour le tambour de ville, l'instituteur et le pharmacien. Il commence par établir les consultations gratuites. Tout de suite, elles font merveille. On y entre bien portant, on en sort malade. Tant et si bien qu'en trois mois presque toute la population est malade à Saint-Maurice. Elle a enfin compris que les gens bien portants

sont des malades qui s'ignorent. L'hôtel de la Clef, devenu hôpital, est plein d'étrangers, attirés par la popularité du nouvel Esculape. Son cabinet regorge de monde; le pharmacien, qui autrefois végétait, ne se couche plus qu'à 11 h. 30 du soir, sans avoir réalisé toutes les ordonnances. Le docteur Parpalaid revient se faire payer et, conquis, propose à Knock l'échange de leurs situations. Le pauvre homme n'a pas de succès. A son tour, il subit le magnétisme de son successeur et se laisse persuader qu'il est malade.

La scène du premier acte les situe tous les deux dans leur genre respectif. Elle nous montre le docteur Parpalaid, possesseur d'une automobile, type 1900-1902, et quelle automobile! Le docteur Parpalaid est seul à croire ou à se persuader que, malgré ses ratés fréquents et ses arrêts perpétuels, elle constitue une merveilleuse voiture. A la vérité, elle est l'image d'une situation qui a toujours été nulle et du marasme de ses affaires. Elle part des abords d'une petite gare pour s'élever en montagne. Il nous plaît de voir dans la côte qu'elle grimpe pour s'élever à Saint-Maurice le symbole de l'ascension du nouveau docteur. Elle sera, toutefois, plus rapide que celle qu'il fit dans cette vieille guimbarde.

Knock n'est pas un débutant. S'il n'est pas vieux, il n'est pas très jeune, puisqu'il avoue 40 ans. Il a même un passé brillant, qu'il détaille au docteur Parpalaid : bachelier ès lettres, étudiant en langues romanes, vendeur aux « Dames de France » de Marseille, rayon des cravates, médecin sans diplôme sur un vapeur de la ligne des Indes, marchand d'arachides, et enfin docteur depuis l'an dernier avec sa thèse sur les *Prétendus états de santé*. De bonne heure, il a eu la vocation de la médecine. Il a toujours lu avec passion les annonces médicales et pharmaceutiques des journaux, ainsi que les prospectus intitulés « mode d'emploi » qu'il trouvait enroulés autour des boîtes de pilules et des flacons de sirop qu'achetaient ses parents. Dès l'âge de 9 ans, il savait par cœur des tirades entières sur l'exonération imparfaite du constipé.

Il affirme qu'à 12 ans il avait déjà un sentiment médical correct.

Mais ne nous leurrons pas et n'allons pas croire qu'il n'est que charlatan. Il est mieux que cela. Ce n'est pas un médecin dont on puisse dire que le charlatanisme lui tient lieu d'intelligence ou de science médicale. Il a de la médecine une conception très haute, on pourrait dire mystique. Il ne parle que d'âge médical, de pénétration médicale, de lumière médicale, comme d'autres disent âge scientifique, pénétration scientifique, lumière scientifique. Il n'y a pour lui qu'une mystique, qu'une religion, aboutissant normal d'une longue série de siècles, le dernier mot du Progrès : c'est la religion de la médecine. Écoutons-le l'expliquer au docteur Parpalaid avec éloquence, lyrisme et poésie :

« La première fois que je me suis planté ici, je n'étais pas trop fier. Ce vaste terroir se passait insolemment de moi et de mes pareils. Mais maintenant j'ai autant d'aise à me trouver ici qu'à son clavier l'organiste des grandes orgues. Dans deux cent cinquante de ces maisons — il s'en faut que nous les voyions toutes, à cause de l'éloignement et du feuillage — il y a deux cent cinquante chambres où quelqu'un confesse la médecine, deux cent cinquante lits où un corps étendu témoigne que la vie a un sens, et, grâce à moi, un sens médical. La nuit c'est encore plus beau, car il y a les lumières. Et presque toutes les lumières sont à moi. Les non-malades dorment dans les ténèbres. Ils sont supprimés. Mais les malades ont gardé leur veilleuse ou leur lampe. Tout ce qui reste en marge de la médecine, la nuit m'en débarrasse, m'en déroche l'agacement et le défi. Le canton fait place à une sorte de firmament dont je suis le créateur continu. Et je ne vous parle pas des cloches. Songez que pour tout ce monde, leur premier office est de rappeler mes prescriptions; qu'elles sont la voix de mes ordonnances. Songez que dans quelques instants il va sonner 10 heures, que, pour tous mes malades, 10 heures, c'est la deuxième prise de température rectale, et que, dans quelques instants, deux cent cinquante thermomètres vont pénétrer à la fois... »

Mais voyons-le à l'œuvre et admirons ses dons de psychologue. Il commence par faire venir le tambour de ville, pour le prier d'annoncer qu'il inaugure les consultations gratuites du lundi, puis l'instituteur pour le charger de conférences sur la fièvre typhoïde et les porteurs de germes, enfin le pharmacien, pour s'assurer sa collaboration. Son premier contact avec la population est un acte d'autorité. Sans regarder, il questionne :

« — C'est vous le tambour de ville ? »

— Oui, monsieur.

— Appelez-moi docteur. Répondez-moi « oui, docteur », ou « non, docteur ».

Dès le premier instant, il impose le respect.

Avec l'instituteur, il est cordial :

« Bonjour, Monsieur Bernard. Je ne vous ai pas trop dérangé en vous priant de venir à cette heure-ci ? »

Il ne lui fait pas l'injure ni ne commet la bêtise de le mépriser.

Au pharmacien :

« Asseyez-vous, cher Monsieur Mousquet... »

Tout en restant cordial, il est tout de suite impératif et protecteur.

Le docteur Knock est fort intelligent et avisé. Il sait prendre chacun par son point faible : le tambour de ville par sa vanité bête d'homme du peuple qui raisonne mieux que M. le Maire, le pédagogue par le prestige des grands mots et par son orgueil d'homme qui sait tout : « Savent-ils même ce que c'est qu'un microbe ? » Il sait, lui, M. Bernard, ce que c'est qu'un microbe. Le pharmacien, enfin, par des compliments sur « l'excellence de son installation, l'ordre méticuleux qui y règne et le modernisme des moindres détails. »

Il réussit tellement bien, que le tambour de ville, qui n'était pas précisément venu dans ce but, lui demande une consultation (il est vrai qu'elle est gratuite). Knock a alors un mot admirable, d'une précision toute scientifique :

« LE TAMBOUR. — Quand j'ai dîné, il y a des fois que je sens une espèce de démangeaison ici. (*Il montre le haut de son épigastre.*) Ça me chatouille, ou plutôt, ça me gratouille.

» KNOCK (*d'un air de profonde concentration*). — Attention. Ne confondons pas. Est-ce que ça vous chatouille, ou est-ce que ça vous gratouille? »

Et le reste à l'avenant.

Avec les femmes, quels vont être ses procédés? Le voici devant la dame en noir. Il a pressenti la cliente constipée et fidèle, qu'il faut savoir cultiver. Assurément, elle n'est venue à cette première consultation gratuite que par avarice. Peut-être simplement en curieuse, pour voir la mine du nouveau docteur et en parler ensuite aux commères du quartier. N'importe, il se charge de la mater. Il commence par un questionnaire bien discret, qui n'a rien de médical, et lui fait avouer qu'elle a « dix-huit vaches, deux bœufs, deux taureaux, la jument et le poulain, six chèvres, une bonne douzaine de cochons, sans compter la basse-cour ». La voilà prise par son orgueil de fermière et ce sont des indications bien précieuses pour les soins ultérieurs. Elle a de la fatigue, dit-elle. « Oui, vous appelez ça de la fatigue. » Et pendant qu'il l'ausculte : « Baissez la tête. Respirez. Toussez. Vous n'êtes jamais tombée d'une échelle étant petite? — Je ne me souviens pas. » Bientôt la question devient affirmation : « C'était une échelle d'environ trois mètres cinquante, posée contre un mur. Vous êtes tombée à la renverse. C'est la fesse gauche, heureusement, qui a porté. » Ce luxe de détails la convainc et ensuite le croquis qu'il lui fait au tableau : « Vous reconnaissez ici votre faisceau de Türck et votre colonne de Clarke. Vous me suivez? Eh bien! quand vous êtes tombée de l'échelle, votre Türck et votre Clarke ont glissé en sens inverse. » Pour finir, la prescription : « Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre

d'eau de Vichy toutes les deux heures... » Si elle n'était pas malade, elle va sûrement le devenir.

Il se garde bien d'endiguer l'éloquence de la dame Pons, née demoiselle Lempoumas, qui lui détaille ses titres nobiliaires et lui parle de ses domaines et réussit par une question adroite à évaluer sa richesse. Pour l'insomnie qui la ronge, il fera appel à la radioactivité.

Les deux gars de village qui étaient venus avec l'intention de « rigoler un peu » sont bientôt matés par sa froideur et son adresse. Il fait se déshabiller le premier jusqu'à la ceinture, l'intimide par une série de manœuvres, l'inonde de la lueur aveuglante d'un laryngoscope à réflecteur, et soudain : « Vous avez encore votre père ? — Non, il est mort. — De mort subite ? — Oui. — C'est ça. Il ne devait pas être vieux ? — Non, 49 ans. — Si vieux que ça ! » Les deux gars n'ont plus envie de rire. Il poursuit son effet en mettant sous leurs yeux de grands cartons illustrés représentant les principaux organes chez l'alcoolique avancé.

Ces quelques exemples nous montrent moins un charlatan qu'un psychologue. Louons-le de la sobriété relative de son charlatanisme, seule ressource des médecins de Molière. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il ne laisse jamais paraître son scepticisme. Non, devant tout le monde il est sérieux et solennel, même devant le docteur Parpalaid, et pourtant il doit être difficile d'en remonter à ce vieux confrère. Tant et si bien qu'il en impose au docteur Parpalaid lui-même, qui, venu pour son échéance, finit par subir son redoutable ascendant, et doit, lui aussi, s'avouer malade. Le docteur Knock est un simulateur-né ; jamais il ne dévoile sa pensée véritable. Car, avec l'intelligence que nous lui savons, nous ne voulons pas croire que cette façade austère n'abrite pas un diable malin, qui ricane dans l'ombre et rit de l'insondable bêtise des gens.

CONCLUSION

De cette promenade à travers quelques ouvrages marquants de la littérature moderne et contemporaine, il ressort que les médecins font toujours partie du répertoire comique et qu'ils trouvent, dans le roman comme au théâtre, des adversaires et des détracteurs, qui font rire à leurs dépens. La critique est facile... Cette tradition ne saurait se perdre au pays de la gaieté et de la raillerie.

Charles Bovary est un médecin de campagne bien lamentable, un pauvre homme borné et sot, qui fait rire par sa bêtise; Molière lui-même n'a pas poussé aussi loin la charge. Les médecins de Maupassant sont des charlatans notoires. Ils trouvent en Léon Daudet un rude pamphlétaire, et à l'époque contemporaine la verve de Molière renaît dans le docteur « Knock », qui tient solidement l'affiche et fait recette.

F. de Currel, toutefois, nous présente un médecin qui est aussi un grand savant et qu'il traite avec le plus grand respect; il en fait le héros tragique d'un drame de conscience et, pour la première fois sans doute au théâtre, il se garde d'en rire et d'en faire rire. Et, s'il le critique au point de vue moral, du moins loue-t-il sa valeur professionnelle et sa science.

Dans le roman, Flaubert lui-même nous présente la belle figure du docteur Larivière. Ortlègue, si P. Bourget critique son matérialisme médical, est néanmoins un grand savant et un grand chirurgien d'un beau dévouement. Dans la riche collection de portraits de L. Daudet ressortent les figures lumineuses de Charmide et Dalaisse; et, retraçant la réalité vécue, il propose à notre admiration les grandes intelligences et les

grands médecins que furent Charcot et Potain. Et que dire de l'admirable « Médecin de campagne », dont Balzac nous conte la vie d'homme de bien ?

Ainsi, la louange se mêle un peu à la critique et nous assistons à un réconciliation, partielle il est vrai, de la médecine et des lettres, du médecin et de l'écrivain. Nous voudrions que ce fût le prélude d'une paix totale. Mais tant qu'il y aura des médecins et qui exercent, nous croyons que Molière aura des successeurs, de plus en plus rares, osons l'espérer, avec les progrès de la médecine.

Sourions de leurs inventions et prenons notre parti d'un état de choses inévitable, sachant fort bien que la diatribe contre le médecin n'a jamais empêché d'exister, nous en avons autour de nous de nombreux exemples, des praticiens sérieux, exempts de charlatanisme, connaissant leur art et, à l'inverse du docteur Knock, cherchant l'intérêt du malade avant l'intérêt du médecin et même de la médecine.

VU : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
E. MICHELEAU.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 23 juillet 1930.
Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

FLAUBERT. — Mme Bovary.

BALZAC. — Le médecin de campagne.

MAUPASSANT. — Mont-Oriol.

DE CURREL (F.). — La nouvelle idole.

BOURGET (P.). — Le sens de la mort.

DAUDET (L.). — Les Morticoles.

— Devant la douleur.

DE FERS (R.) et F. DE CAILLAVET. — Le docteur Miracle.

ROMAINS (Jules). — Knock où le triomphe de la médecine.

